

Sept Cent

1 - Ostruma

Copyright © Axelle Meursange - 2022

Tous droits réservés

Axelle Meursange
21850 Saint Apollinaire
axelle.meursanges@orange.fr

Couverture : Thierry Nicolson

Illustrations intérieures : Sandrielle

-

ISBN papier : 978-2-9577578-5-5

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Axelle
Meursange

Sept Cent

1 - Ostruma

**Merci à vous, lecteurs et lectrices, sans qui cette histoire n'est
rien.**

Merci à Danièle et Thierry pour leur aide précieuse.

**Et merci à celui qui partage ma vie pour son soutien
indéfectible.**

Je vous souhaite une très belle lecture !



CHAPITRE 1

Mme DESSANGE

Chapitre 1

Mme Dessange

Nuit noire, toit d'un des plus hauts gratte-ciel d'Ostruma, quartier d'affaires. La course-poursuite se terminait là, à plus de cinq cents mètres de hauteur.

Je pressai la détente. La balle fut éjectée à pleine vitesse. J'aurais pu, comme tant d'autres, utiliser un de ces pistolets à impulsion, mais je préférais ces vieux flingues que je maîtrisais à la perfection.

Elle fendit l'air en une fraction de seconde et atteignit la main de l'homme comme je l'avais voulu, malgré la distance et le vent. Le type lâcha son arme et son otage en même temps. Deuxième tir, cette fois dans les jambes. Il s'effondra en hurlant. Je me ruai sur lui et l'étourdis d'un coup de cross sur le crâne. Il

n'avait même pas eu le temps d'esquisser sa riposte, j'étais bien trop rapide pour lui.

La jeune femme, enfin libérée, devint alors hystérique : elle se mit à crier, pleurer, trembler. Je m'approchai d'elle :
— C'est fini, tout va bien.

Elle avait été retenue prisonnière pendant six jours. C'est long, six jours, quand la peur de crever à chaque instant vous bouffe les tripes... Je connaissais trop bien.

« Sept Cent ? C'est quoi ce coup de feu ? Sept Cent ? »

Mon oreillette – une antiquité – pendait sur mon épaule. Je n'avais pas envie que Doa-Liak me hurle dessus au moment où j'avais l'individu en joue.

« Qu'est-ce que tu fous ? Merde, réponds, Sept Cent ! »

Je souris et le laissai mariner un peu. Une petite vengeance, il m'agaçait.

Je me dirigeai vers la fille qui s'était enfin calmée. Je la vis pâlir, devenir livide puis tomber dans les pommes. J'eus tout juste le temps de la rattraper : un malaise, le contrecoup probablement.

Ça faisait plusieurs jours qu'on traquait ce type pour le compte de la famille de l'otage humaine. La SO – Surveillance d'Ostruma, l'organe de maintien de l'ordre de cette gigantesque station cosmopolite – ne se bougeait pas beaucoup pour les simples citoyens, à vrai dire. Et puis, trop de cas, trop d'infractions... C'était là que les groupes privés d'enquêtes et de protection comme le nôtre entraient en piste.

Nous avions eu du mal à trouver la planque, mais au final, je venais de libérer l'otage avec une juteuse prime à la clé.

J'allongeai la fille par terre, desserrai son col pour qu'elle puisse respirer :

— Mademoiselle Dablemont ?

Je tapotai ses joues délicates qui s'empourprèrent rapidement. Elle finit par reprendre conscience et s'agrippa à moi de manière convulsive.

— Merci ! J'ai eu si peur !

Je lui souris gentiment.

— Ça va aller, vous n'avez plus rien à craindre, murmurai-je à son oreille pour tenter de la calmer un peu.

— Merci, répéta-t-elle. Mais comment... Comment vous avez fait ça ?

Ça...

7 ans - Hangar désaffecté -
Tentra



Nous étions alignés dans un immense hangar en mauvais état, tremblant de froid, de peur, juste vêtus de notre chemise longue. Nous... Dix elfes, dix gamins. Je ne les connaissais pas vraiment. Trois gardiens humains nous avaient sortis, en pleine nuit, du dortoir où nous étions confinés la plupart du temps. L'un d'eux se plaça devant nous, visage impassible. Il leva le bras, brandissant un objet gris, aux reflets métalliques.

— Voici un pistolet ! Un vieux truc qui fonctionne encore pas mal.

Il l'arma, le pointa sur nous et tira : une détonation assourdissante et un projectile fut éjecté dans une gerbe de flammes. Il traversa l'air à une vitesse fulgurante, mais, instinctivement, je le suivis des yeux sans peine, tournai la tête et le vis s'écraser sur le mur derrière nous. L'homme eut un sourire carnassier. D'un geste, il congédia les autres, me laissant seule au centre de la pièce.

— En voilà une ! ricana-t-il, exultant. Tu es le numéro...

— 722, monsieur, terminai-je mécaniquement.

— Oui, oui ! Sais-tu ce dont tu es capable ?

— Non, répondis-je dans un murmure.

Il s'approcha de moi et me tendit le pistolet.

— À toi.

Il me désigna une bouteille posée sur une table, à une bonne cinquantaine de mètres de moi.

— Dégomme-moi ça !

Sans trop comprendre, je le pris, l'armai comme je l'avais vu faire, visai et pressai la détente, maîtrisant de façon innée le recul : la balle traversa l'air et brisa la cible. L'homme éclata de rire, un rire franchement désagréable.

— Je vais me faire des couilles en or avec toi, gamine !



— C'est bon, ça va aller. Vos proches vous aiment, vous

avez de la chance ! dis-je à la fille avec un pincement au cœur comme toujours lorsque je pensais à ma famille, celle que je ne connaîtrais jamais.

— Oui, merci !

Elle me lança un drôle de regard qui semblait contredire ses paroles.

« *Sept Cent ! T'es où ?* »

Je soupirai et récupérai mon oreillette.

— Individu neutralisé, otage saine et sauve.



— Mais qu'est-ce que t'attendais pour me répondre, putain ? C'est pourtant pas compliqué de répondre, hein ?

Doa-Liak me soufflait dans les bronches depuis un bon quart d'heure et il commençait à m'agacer prodigieusement. Le Veltan s'agitait, secouait la tête, ce qui avait pour effet de faire danser ses qujelles, les longues extensions de chair qui ornaient son crâne et descendaient jusqu'au milieu de son dos. Elles étaient de tailles variables selon les individus, mais avaient la particularité de luire de couleurs différentes, suivant l'humeur du Veltan. Et là, elles étaient rouge cramoisi !

— Écoute, j'ai terminé le boulot.

Il fit la moue.

— J'ai dû réagir vite, très vite pour pouvoir l'alpaguer sans bavure, tu peux comprendre ça, non ?

— Un mot ! Tu aurais dû me dire ce qu'il en était avant de

prendre des initiatives !

— Alors tu aurais préféré que je fasse tout capoter pour que tu aies bien l'assurance d'être le chef ?

— Je *suis* ton chef, mets-toi ça dans le crâne, Sept Cent ! Tu dois obéir à mes ordres !

Le ton montait. À l'extérieur de l'aquarium – c'est comme ça qu'on nommait le bureau de Doa-Liak parce que la pièce était entièrement vitrée –, les autres membres suivaient toute la conversation.

— Je t'obéis, sauf quand c'est des conneries !

Le Veltan leva un sourcil de mauvais augure. Je repris d'une voix lasse :

— Si je t'avais répondu, la fille serait morte, merde !

J'étais fatiguée – cela faisait plus de vingt-quatre heures que j'étais sur le pont –, déçue...

— Conneries, hein ?

Je le regardai et je sus avant qu'il ne parle ce qu'il allait dire.

— J'ai pas besoin d'une elfe qui se croit plus forte que tout le monde, Sept Cent. D'autres ont tes capacités, d'autres qui restent à leur place !

Mes capacités ? Mon cul !

16 ans - Hangar désaffecté -
Tentra



— Encore 722 ? se plaignit le gros type, vautré sur un fauteuil pliant qui menaçait de céder sous son poids.

Duran leva la tête et interrompit sa mise en place.

— Si t'es pas content, Lopez, trouves-en un autre comme elle ! répliqua-t-il sur un ton peu amène. Je les ai tous testés, c'est la seule !

— Je pensais que c'était courant chez les elfes.

— Faut croire que non.

— On peut essayer de pimenter tout ça, ajouta le troisième, Mykulski.

Il s'approcha de moi et dézippa ma combinaison. Il glissa ses gros doigts dégoûtants sous le tissu léger, caressa mes seins avant de les fourrer dans ma culotte. Je n'osai rien faire, tétanisée par la peur. Ces trois hommes étaient plutôt imprévisibles, je ne les aimais pas. Ils me faisaient participer à leurs paris débiles... débiles, mais lucratifs, à n'en pas douter. Duran lui colla une claque derrière la tête et Mykulski retira bien vite sa main pour la porter à son crâne en vociférant :

— Eh ! Ça va pas ? T'es con !

— Réfléchis, Mykulski, avec autre chose que ta bite pour une fois ! Tu voudrais pas abîmer notre elfe préférée, non ? répondit Duran en me fixant un instant avec un regard sans concession. Déjà qu'avec les expérimentations...

Il ne termina pas, il n'avait aucun pouvoir là-des-

sus. Mykulski se renfroigna et s'éloigna. Je respirai à nouveau.

Duran et les deux autres achevèrent leur installation et bientôt les parieurs entrèrent dans la salle. Quand il parut évident qu'il n'y en aurait pas plus, Duran se plaça devant eux et annonça :

— La voici, la plus rapide, la plus précise ! 722 ! cria-t-il en me désignant.

Il s'arrêta un moment, faisant grimper le suspense, puis présenta sur un grand tableau d'ardoise – une antiquité que Lopez avait exhumée d'on ne sait où et sur lequel il fallait écrire à la craie – le parcours que j'allais devoir suivre, ainsi que le nombre de cibles amies – vertes – et ennemies – rouges – auxquelles je serais confrontée. Lopez, toujours lui, avait dégoté du matériel très ancien dont l'armée et la police se servaient pour réaliser des exercices d'entraînement. Bien sûr, dans les écoles actuelles, il existait des salles aux équipements sophistiqués : hologrammes, lasers... mais ce vieux système était parfait pour leurs petites mises en scène. Ils avaient donc remonté pièce par pièce ce matériel obsolète sur Tentra, dans cet immense hangar qui n'abritait plus rien. À chaque pari, ils imaginaient un nouveau parcours d'une centaine de mètres, agrémenté de cibles qui se relevaient brutalement à l'aide d'un mécanisme très simple.

— Va-t-elle parvenir à faire ce circuit en moins d'une minute cinquante-deux secondes ? Faites votre choix, mes-

sieurs !

Les liasses de billets passèrent de main en main, Mykulski notait sur le tableau les sommes et les posait sur la table.

Duran me donna le pistolet, avec un chargeur de plus – balles à blanc, évidemment –. Je devais faire moins d’une minute cinquante-deux pour le parcours complet, en ayant touché toutes les cibles rouges et aucune verte. Alors Duran, Lopez et Mykulski rafferaient toutes les mises : personne d’autre n’avait parié sur moi, vu la difficulté de l’exercice. Je me plaçai au départ, pris une inspiration. Pour augmenter l’enjeu, ils allongeaient de plus en plus la distance, ajoutaient des obstacles et je ne savais pas si j’allais, cette fois encore, réussir. Je me demandais ce qu’ils me réservaient si j’échouais...

Aiguillonnée par cette peur, je m’élançai, tirai sur les deux cibles qui apparurent dans un cliquetis de ressort devant moi, me jetai à terre pour ramper dans un tunnel recouvert d’un filet, ce qui me ralentit énormément, puis me relevai pour taper un sprint sur une portion dégagée. Soudain, une silhouette se redressa, je pressai la détente, puis une seconde et... non ! J’arrêtai mon doigt à la dernière fraction de seconde, verte ! Un mur : je grimpai à la force des bras, et au sommet, passai une jambe puis l’autre par-dessus, essoufflée par l’effort. Ce fut à ce moment-là que trois cibles se matérialisèrent derrière moi. Je pris mon temps pour en éliminer deux avec une seule

balle, mais la troisième m'obligea à redescendre pour l'avoir. Encore ce fichu mur, puis je sautai au sol doucement, roulant sur moi-même pour ne pas me blesser.

À peine m'étais-je redressée que deux silhouettes me barrèrent la route : vertes, je les laissai de côté et continuai ma course. Je sentais que j'étais trop lente, je devais accélérer si je ne voulais pas échouer. Nouvel obstacle : un large fossé rempli d'eau. Je pris mon élan, bondis et atterris de l'autre côté sans éclaboussures. Une série de cibles se relevèrent soudain : les pieds fermement plantés dans le sol, je les mis en joue et les abattis une à une, sans paniquer. Je devais garder toute ma lucidité et ne pas aller trop vite. On verrait bien le chrono au final. Dernier sprint avant la ligne d'arrivée, zone dégagée. Cliquetis caractéristique ! Je me retournai pour découvrir quelques silhouettes que je dégommai sans réfléchir. Je terminai ma course et m'effondrai, en nage, hors d'haleine.

Le temps s'afficha sur une vieille horloge numérique : une minute cinquante secondes et quatre-vingt-dix centièmes. Je soupirai de soulagement. Les trois gardiens se congratulèrent et empochèrent les mises. Malgré leur défaite, les parieurs présents avaient adoré : ils reviendraient à n'en pas douter. Lorsque les trois hommes eurent compté l'argent, ils se le partagèrent plus ou moins équitablement.

— Après l'effort, le réconfort, dit Mykulski en se frottant

les mains, à côté de moi.

Mais Duran le poussa et me donna à boire.

— Alors ?

Il me parlait peu, sauf pour me demander ce que j'avais pensé du parcours.

— Il était très dur, monsieur. Si vous continuez à réduire le temps ainsi, je risque de ne plus vous rapporter grand-chose.

L'homme me fixa d'un regard sévère un instant, avant d'opiner du chef.

— Ouais, c'est probable.

Il me ramena lui-même dans ma cellule, sans doute pour éviter que Mykulski ne profite de ce petit tour avec moi pour suivre ses bas instincts. Il me laissa entrer et dit avant de refermer la porte :

— Tu as fait un beau parcours aujourd'hui. Tu es de plus en plus précise et rapide. Félicitations... Si un jour tu sors d'ici, ça pourra peut-être te servir.

Je m'assis sur le lit. *Si un jour tu sors d'ici...* Je n'avais jamais pensé à quitter cet endroit avant que Duran ne m'en parle.



J'avais compris que mes capacités étaient assez rares, mais je ne voulais pas polémiquer. Je ne répondis pas à Doa-Liak, hochai juste la tête. Il n'eut rien besoin d'ajouter : je pris

mon blouson sur le dossier de la chaise en face du bureau, et sortis sans rien dire. Je me frayai un chemin parmi les agents de la petite société dirigée par le Veltan, sans les regarder. L'un d'eux me sourit, Melaine, une chic fille. Je quittai l'agence, et me retrouvai dans la ville trépidante ; le ciel était noir. Je respirai à fond pour chasser les larmes qui montaient. Qu'est-ce que j'allais faire ? Je n'étais arrivée sur Ostruma que depuis trois semaines. Pour une elfe comme moi, sans passé, trouver un emploi était une gageure. Doa-Liak Ksinte avait été le seul à me faire confiance et je venais de me le mettre à dos !

Bravo Sept Cent !

J'avais pourtant naïvement cru qu'ici, dans cette cité tentaculaire, j'allais enfin pouvoir me fondre dans la masse et vivre comme tout un chacun. Mais putain, rien ne se passait comme je l'avais espéré : les humains restaient majoritaires et moi, je restais « une elfe »... Quant à mes capacités hors normes, dont je ne connaissais pas l'origine, elles n'étaient finalement pas si recherchées...

Je fis quelques pas dans la rue animée, regardant les gens s'agiter autour de moi avec un but, des envies, des besoins, des passions... J'entendis mon nom et me retournai. Je vis Melaine qui courait pour me rejoindre. Elle arriva à ma hauteur.

— Tiens ! Ce sont tes affaires, dans ton vestiaire, me dit-elle en me tendant un petit sac plastique.

— Ah, merci, lui dis-je en prenant les quelques effets qui s'y trouvaient.

Déodorant – essentiel –, serviette, tampons et bien sûr, une boîte d'antitoxine.

— Elle m’aurait manqué celle-là.

— C’est ce que j’ai pensé. Tu sais, j’ai essayé de lui parler, mais rien à faire... Il ne changera pas d’idée !

— C’est gentil, Melaine...

— Bonne chance pour un nouveau boulot.

Je lui souris et elle s’en retourna, me laissant seule.

Je rentrai chez moi, le pas lourd, prendre une douche et dormir un peu...

Chez moi, c’est-à-dire dans une petite chambre d’hôtel minable, je n’avais pas assez pour louer quelque chose de mieux. On les appelait « cube » à cause de leur forme. Ils étaient destinés aux réfugiés ou aux indésirables, et ne coûtaient pas trop cher ; les gérants de ces Cub’Hôtels étaient également peu regardants sur les activités de leurs clients. Après avoir récupéré ma clé à l’accueil où un type somnolait comme d’habitude, je montai dans mon cube. J’entrai, laissai mon blouson sur le lit et m’y assis. J’ouvris le tiroir de la table de chevet, en sortis un petit livre à la couverture de cuir noir et à la tranche dorée... Très ancien – les livres n’étaient plus en usage depuis bien longtemps –, pages jaunies, tachées par endroits, c’était un recueil de contes de Charles Perrault, un auteur humain du XVII^e siècle. Je connaissais par cœur les histoires qu’il renfermait, je les avais si souvent lues, seule dans ma cellule. Je m’allongeai sur le lit et en choisis une dans laquelle je me plongeai pour oublier... comme au Complexe.



— Du travail ? Oui, justement...

Le commerçant termina de remplir un formulaire avant de poursuivre.

— Mais ce que j'ai à vous proposer c'est de la manutention, ajouta-t-il. J'espère que ça ne vous fait pas peur !

Il releva enfin la tête pour me regarder et perdit immédiatement sa bonhomie : le dégoût et la haine se peignirent sur ses traits.

— Je n'engage pas d'elfes !

Il avait les yeux rivés sur mes oreilles pointues, mes tatouages faciaux qui n'avaient pourtant rien de bien elfique. Je soupirai et ne lui demandai pas pourquoi, même si je n'étais pas bien sûre de le savoir.

— C'est noté, dis-je avec lenteur.

L'homme me regarda sortir et je l'entendis jurer lorsque je quittai enfin sa boutique. Dehors, l'air vicié des ruelles de ce quartier industriel d'Ostruma me prit à la gorge, c'était pire que d'habitude. Encore un refus...

J'avais passé toute la semaine à rechercher du travail. Toutes les agences privées de sécurité m'avaient d'abord dit oui dans un premier temps, puis non en me voyant : j'avais compris que Doa-Liak avait activé son réseau pour me mettre hors-jeu ! Putain, je l'avais sacrément vexé, sans le vouloir, c'était probablement ça le plus bête. J'avais ensuite cherché autre chose, n'importe quoi : manutention, vente, travaux publics, mineur dans les zones reculées d'Ostruma... Rien ou plutôt si : toujours cette même haine pour moi et mes semblables. Sauf que, ironie du sort, je n'avais d'elfe que l'apparence... Je ne connaissais pas

les traditions de mon peuple et ne les connaîtrais jamais... Je n'avais jamais mis les pieds sur Oréa, la planète de mes ancêtres. Comme une cinquantaine d'autres elfes, j'étais née en captivité, dans un Complexe sur Tentra, une lune excentrée recouverte de glace et éloignée de toutes les routes commerciales. Nous y avions servi de cobayes à des humains peu scrupuleux au mépris de toutes les conventions intersystèmes, ça et d'autres choses... Non, vraiment, je n'étais pas une elfe !



Assise au bar d'un club bondé, je noyai ma déprime dans de l'alcool ostrumien trop fort, sans goût, qui vous arrachait le gosier à chaque descente, juste ce qu'il me fallait à cet instant. Musique assourdissante, lumière psychédélique, solitude assurée : c'était ce que je recherchais, après une nouvelle journée entière à me faire jeter d'entretiens d'embauche en entretiens d'embauche. J'étais vidée, crevée.

Je buvais verre sur verre, sans trop réfléchir, perdue dans mes souvenirs. Je ne les aimais pas, mais je n'arrivais pas à m'en dépêtrer ce soir-là... Je n'avais plus un rond : même le cube minable que je louais comme chambre allait devenir hors de prix, sans compter les médicaments qu'il me fallait chaque jour. Si je ne trouvais rien rapidement...

— Tu vas pouvoir payer ?

Un type costaud, genre videur, venait de m'adresser la parole, me tirant brutalement de mes pensées.

— Comment ?

Je n'avais rien entendu à cause de la musique trop forte.

— Je t'observe depuis un bon moment : tu vas pouvoir payer tous ces verres ?

— Je sais pas... Faut voir ! répliquai-je vaguement.

Cet alcool ne devait pas coûter bien cher, si ?

— C'est tout vu, si tu ne payes pas, tu vas à la SO.

Il scanna le code-barres qui nous avait été tatoué sur l'intérieur de l'avant-bras gauche à notre sortie du Complexe, une version bas de gamme de la puce qu'arboraient les citoyens plus chanceux des Cinq Systèmes – la P2I, Puce Individuelle d'Identification. Toute ma courte vie y était résumée, ainsi que ma fortune.

17 ans – Centre médical temporaire
– Tentra



J'attendais dans le petit sas. On nous avait dit de nous mettre en sous-vêtements, mais comme je n'en avais pas, j'avais décidé de garder ma combinaison. Cela faisait plusieurs jours maintenant que des hommes nous avaient extraits du Complexe pour nous conduire ici, dans cet immense hangar transformé en Centre Médical Temporaire. Enfin, le rideau fut tiré et un infirmier m'entraîna dans la salle. J'eus une bouffée d'angoisse : c'était un laboratoire, même s'il ne ressemblait vrai-